

Vers l'avenir

Autor(en): **Bovet, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **16 (1915-1916)**

PDF erstellt am: **23.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-750204>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

VERS L'AVENIR

Au cours d'un banquet offert à Carl Spitteler par des amis genevois on a chanté le couplet :

Il y a des gens qui dis't simplement :
Moi je pense comme ça, j'ai tel sentiment.
C'est ce qu'on te vit faire
Mon cher Spittelère.
Et c'est pour cela qu'on t'aime tellement.

Ce sentiment de tolérance magnanime réjouirait mon cœur, ... si j'étais bien sûr qu'il ne soit pas réservé au seul cas Spitteler. A tout hasard, et ne fût-ce que „pour voir“, je vais exprimer ici mon sentiment sur quelques faits récents. Je ne demande pas pour cela une recrudescence d'amour de la part des Romands ; s'ils ne me traitent pas de „Boche“, ce sera déjà bien joli.

A la vérité, il faut commencer par distinguer entre Romands et Romands, entre ceux qui écrivent et ceux qui n'écrivent pas. Ces derniers, de beaucoup les plus nombreux, sont en communion de sentiment avec la majorité des Suisses alémanniques (ceux-là aussi qui n'écrivent pas) : ils estiment qu'un Suisse ne saurait en aucune façon excuser la violation de la neutralité belge, et que notre petite nation démocratique est basée sur le respect des principes proclamés par la Révolution française ; ils sentent cela, simplement, fortement, et ils en tirent les conséquences ; l'angoisse qu'ils ont pour le sort de l'Europe ne va pas jusqu'à l'agitation ; ils ont confiance dans le gouvernement et jugeraient criminel de lui augmenter des difficultés déjà bien suffisantes ; ils se disent aussi qu'il y a certainement de bons Suisses jusqu'au Rhin, et puis enfin „on est là !“

Mais il y a aussi ceux qui écrivent, ceux qui s'agitent ; peu nombreux, ils font d'autant plus de bruit. La cause qu'ils servent est une noble cause ; je crois seulement qu'ils la servent mal. Il faudrait la servir noblement, sans injures et sans étroitesse. — Si les pays belligérants n'entendent plus la voix du bon sens et de l'humanité, si on y simplifie l'histoire jusqu'à en faire un pamphlet, si on y confond en un même anathème les gouvernements et les peuples ennemis, cela s'explique et peut même se justifier par une utilité immédiate : il faut durcir les résistances et fouetter les éner-

gies. Notre situation à nous est tout autre, et tout autre est notre devoir.

Ce n'est pas que nous ne soyons point menacés, nous aussi; au contraire. Je ne pense pas à une violation de notre territoire, à une agression; elle est possible, mais improbable. Je pense à l'attitude du vainqueur à notre égard; à l'attitude du vainqueur, *quel qu'il soit*. Si c'est l'Allemagne, nous sommes d'ores et déjà amplement renseignés; et si ce sont les Alliés, je ne suis pas sans appréhension non plus. Toute pression économique, intellectuelle ou morale menace notre indépendance politique. Comment parer à cette menace? Je touche ici à notre mal secret, à celui que personne n'a encore avoué. Qu'ils s'en rendent compte ou non, la plupart de ceux qui prétendent diriger notre politique, de près ou de loin, s'inspirent de leurs „prévisions“; d'avance ils ménagent le vainqueur, par leurs actes ou... par leur silence. Sans doute, cette Realpolitik (le nom seul est allemand, la chose est welsche aussi) s'imagine — en bonne foi — être patriotique. Elle est, une fois de plus, une erreur profonde, et la source principale de nos dissentiments. Malheur à l'individu et malheur à la nation qui place en autrui l'axe même de sa vie morale! Ce qu'il nous faut, avant toutes choses, c'est *l'unité de la conscience suisse*. Unis sur le principe essentiel, nous serons toujours maîtres de nos destinées, par notre force à nous d'abord, et ensuite par la force des amis que cette unité nous vaudra. Notre premier but immédiat, ce n'est donc pas le pain d'aujourd'hui (qui est assuré), c'est la liberté de demain vis-à-vis du vainqueur, quel qu'il soit; c'est le bloc de granit des volontés helvétiques; tel est notre devoir *suisse*.

Nous en avons un autre, plus lointain et plus haut: le devoir *européen*. Notre histoire, les privilèges de notre situation exceptionnelle nous imposent ce devoir. Au moment où les Européens se déchirent entre eux, c'est à nous de garder le drapeau blanc, le drapeau de lumière qui flottera un jour sur les Etats-Unis de l'Europe; car, au lendemain de la guerre, la vie et le travail recommenceront, les mains se chercheront et les cœurs se retrouveront; et l'unité s'imposera. La Hollande, la Suède, l'Espagne, et d'autres encore, sont neutres par prudence ou par nécessité; nous, nous sommes Européens de par notre conscience. Tandis

qu'autour de nous la haine fait oublier ce que les peuples ont fait, ce qu'ils se doivent les uns aux autres, nous n'oublions rien, et, vainqueurs du préjugé des races, nous maintenons les anneaux de la chaîne de solidarité. Aux jours de paix ce devoir nous était un plaisir et presque une vaine parure; j'en sens tout le prix depuis qu'il est si difficile.

Et alors, chers amis vaudois, vous surtout de Lausanne, de la ville natale où j'ai appris à aimer la Suisse, voici ce que je vous demande: ne serait-il pas temps de mettre fin, pour l'amour de la Suisse, à certaines manifestations excessives de vos „sympathies“? L'interdiction de la langue allemande faite aux garçons et sommelières de Gugel vous semble-t-elle nécessaire à la victoire française? ou serait-elle peut-être une exigence de l'industrie des étrangers? Même dans ce cas (très sérieux, sans doute) ne croyez-vous pas que le dommage moral soit plus considérable que le gain matériel? Pour vous en faire une idée, imaginez un instant qu'on adopte une mesure analogue — mais en sens inverse — dans un restaurant de Zurich. — Autre chose: je me fais de la France actuelle une idée si grande, et je reçois de Paris des lettres si nobles, d'une inspiration si haute, que j'ai été blessé par le programme de certaines soirées qu'on va donner à Lausanne: le 29 novembre, *Reconstitution d'un salon parisien sous le second Empire*; le 6 décembre, *Une soirée sur la Butte, dans le vieux Montmartre*; le 20 décembre, *Reconstitution du Bal des pierreries* chez la princesse de Broglie à Paris, avec ballets lumineux dansés par des jeunes filles et des jeunes gens du monde. Au risque de vous paraître puritain, je trouve que ce snobisme est indigne de la France et de vous. — Enfin il y a les conférences Robert, Boutroux, Barrès, sous les auspices d'un „comité franco-romand“. Ici, quelques-uns d'entre vous ont déjà protesté dans la *Revue*; et ils ont „rudement“ bien fait; mais il vaut la peine de s'expliquer plus nettement encore.

Loin de moi l'idée de critiquer les conférenciers eux-mêmes! M^o Robert semble avoir fort bien parlé et avec tact; pour M. Boutroux j'ai une haute estime, que certaines violences actuelles ne sauraient entamer; et quant à Maurice Barrès, bien que la plupart de ses idées me soient peu sympathiques, il n'en est pas moins aujourd'hui une force morale devant laquelle il faut s'incliner. Donc aucun

reproche n'est à faire à ces hommes; qu'ils agissent en France, c'est fort bien; mais pourquoi à Lausanne? S'agit-il de vous convaincre, chers amis? Vous l'êtes déjà, suffisamment; je n'y vois guère qu'une occasion de s'exciter davantage, et je le regrette. Que diriez-vous d'un comité „germano-alémannique“ qui ferait venir à Zurich Messieurs Ostwald, Bernhardi et Cie? Vous me direz que les uns représentent l'erreur et les autres la vérité; cet argument n'a qu'une valeur toute subjective. Et vous êtes trop patriotes, trop intelligents aussi, pour ne pas deviner tout ce qu'il y a de périlleux, à cette heure, pour notre unité nationale, dans cette appellation: franco-romand. — J'ai quelques amis personnels dans ce comité; c'est avec un serrement de cœur que je leur dis: „Vous faites fausse route!“ Depuis quelques semaines déjà les journaux allemands donnent la Suisse romande en exemple à nos confédérés alémanniques et insinuent: „Faites comme les Welsches; rapprochez-vous de la plus grande patrie!“ Allons-nous favoriser ces manœuvres? Nous chargerions nos consciences d'une terrible responsabilité.

„Soit; — a-t-on dit — cette responsabilité nous l'endossons; nous sauvons l'honneur de la Suisse en mettant le droit au-dessus de tout!“ Moi non plus, je ne voudrais pas d'une Suisse oublieuse du droit et organisée par la force. Mais êtes-vous bien sûrs de ne pas faire injure à vos confédérés quand vous vous attribuez ainsi le monopole de la justice et de la vérité? Etes-vous bien sûrs de servir la seule justice? de n'obéir à aucun instinct indigne d'elle? Et si vous considérez comme un devoir de rallier tous les Confédérés à un même idéal, croyez-vous que votre méthode soit de nature à convaincre, et à susciter les enthousiasmes? Ou alors, si vous ne tenez guère à cette „union sacrée“ que vous admirez en France, si vous préférez le particularisme, alors dites-le et essayez d'en tirer les conséquences. Mais à la fois célébrer l'anniversaire de Morgarten et constituer un comité „franco-romand“, c'est de l'incohérence.

Si ces paroles vous fâchent peut-être, je vais maintenant, pour comble de malheur, m'attirer les sourires dédaigneux de vos adversaires. Voici: Depuis le 1^{er} août 1914 jusqu'à aujourd'hui, je n'ai jamais douté de la victoire de la France et de ses alliés. J'y crois, non pour des raisons militaires ou économiques, auxquelles je

n'entends goutte, mais pour des raisons psychologiques, qui furent toujours décisives dans les longues guerres, et pour des raisons historiques que j'aie développées bien avant la guerre. Je puis me tromper, ça va sans dire. Il se peut que j'aie mal apprécié la psychologie des belligérants, exagéré l'importance de mes raisons, et mal interprété l'évolution historique. Cela se peut; la guerre finie, je reconnâtrai mon erreur et ses causes, ou alors je dirai les raisons de ma ferme espérance. Pour le moment, je crois à la victoire française; j'y croirai aussi longtemps que la France elle-même y croira. La durée de cette guerre, et les échecs, et les erreurs, et les défections, tout ça c'est l'épreuve, l'épreuve terrible qui trempe les énergies et qui mûrit les consciences sous les gestes extérieurs de la haine.

Cette confiance précisément, si elle n'exclut pas l'angoisse, exclut du moins, chez le non-belligérant, l'excitation. Elle permet de voir l'avenir d'un point de vue qui ne *peut* pas encore être celui des belligérants. — „Halte! me dit quelqu'un. Voilà que, vous aussi, vous subissez le *mal secret* dont vous parliez tantôt, et que vous soumettez l'avenir à vos prévisions!“ Je ne me fais point l'illusion d'être objectif; je tâche seulement d'être sincère vis-à-vis de moi-même et de distinguer, si possible, entre mes sentiments et mon jugement. Or j'ai envisagé souvent aussi l'autre éventualité, les autres issues possibles de cette guerre; et toujours, et pour toute éventualité, mon jugement m'a ramené pour la politique suisse à la même nécessité: l'unité.

Non point l'unité extérieure, celle des discours, des conciliations, des compromis et des réticences; mais celle des consciences. Elle existe déjà, dans notre peuple, chez ceux qui n'écrivent pas; elle existe, à l'état latent¹⁾. Il nous reste à en faire une force active et créatrice, seule capable d'assurer notre avenir vis-à-vis du vainqueur, quel qu'il soit.

Est-ce à cela que travaillent, chez nous, ceux qui écrivent, ceux qui s'excitent? La plupart travaillent au contraire à la désunion, en criant au lieu de discuter, en froissant au lieu de persuader, en regardant au dehors au lieu de regarder au dedans. Il ne s'agit

¹⁾ Voir mon article du 1^{er} août: *In der Tiefe*, dont je reprends ici quelques idées sous une forme nouvelle.

aucunement de sacrifier à l'unité nos convictions, ni même nos sympathies, mais du moins serait-il nécessaire d'éclairer nos convictions et nos sympathies par un échange d'idées. A Zurich nous avons entendu Spitteler, Horace Micheli et Waxweiler; pourquoi n'entendrait-on pas à Lausanne un Vaudois, M. Correvon, pasteur français à Francfort? ou même — un idéaliste dont les livres ont fécondé tant de consciences en Europe — l'Allemand Friedrich Fœrster, dont la *Gazette de Lausanne* du 8 novembre a traduit une si noble lettre adressée à la *Neue Zürcher Zeitung*? Le seul fait de sacrifier à l'unité certains mots et certains gestes dépourvus de beauté, et certains succès trop faciles, serait un effort moral qui mènerait plus haut, et qui, par la compréhension réciproque, ferait constater l'entente réelle sur les points essentiels.

Arrivés à cette compréhension et à cette entente, qui nous sont nécessaires pour résister, nous verrions enfin qu'un autre travail s'impose à nous tous, du Léman au Rhin: celui d'un renouvellement de notre vie morale. Dans les pays belligérants, malgré toutes les violences, ce travail est déjà manifeste. Allons-nous rester en arrière, et, plus tard, une fois de plus, copier autrui au lieu de chercher dans notre propre fonds les éléments d'une vie nouvelle? — Quoi qu'on pense des causes immédiates de la guerre, des crimes commis, des funestes théories pangermanistes, le grand fait c'est que toutes les nations ont leur part de responsabilité morale. L'Europe entière s'est abandonnée depuis cinquante ans à ce positivisme qui s'écroule aujourd'hui dans le sang et dans la honte. Prétendre le contraire, mettre les ténèbres d'un côté et la lumière de l'autre, c'est ignorer toute l'évolution des idées au XIX^e siècle. J'ai traversé moi-même cette maladie intellectuelle et j'en connais assez le virus pour le dénoncer; c'est lui qui a infecté la science, la religion, le socialisme et toute notre politique; c'est lui que j'accuse et non pas cette Allemagne dont les ignorants font aujourd'hui le bouc expiatoire; certes, elle a cultivé savamment le bacille, mais elle ne l'a pas inventé.

Il faudrait se rappeler l'histoire des cent dernières années, en finir une bonne fois avec ces jugements simplistes, puérils, qui nous montrent tantôt une France décrépète et tantôt une Allemagne croque-mitaine. Une des raisons pour lesquelles je crois au triomphe

de la France, c'est que, de crise en crise, elle a été la première à réagir contre le positivisme, avec Bergson, avec Péguy, avec Romain Rolland et bien d'autres encore. Déjà sur le front des armées, sur le front surtout, dans le vacarme des canons, se lève un esprit nouveau, l'esprit des peuples. Les généraux ordonnent les batailles d'aujourd'hui; dans l'âme des soldats s'élabore la révolution de demain. Et nous, tandis que l'ère nouvelle blanchit à l'horizon, nous en sommes encore à nous chamailler sur le rapiéçage d'une politique usée jusqu'à la corde! On esquisse avec des „si“, avec des „mais“, un modeste programme d'éducation nationale; allons donc! affirmons plutôt *la nation*, sa raison d'être, son idéal, son avenir...

Nul ne saurait prévoir la forme de cet avenir; mais nous en sentons bien l'esprit; il palpite dans le chaos, dans la forme en devenir. Cette foi nouvelle, née de la dure expérience d'une erreur européenne, est une espérance européenne. Et, quoi qu'en disent quelques Français aveuglés par la haine actuelle, je crois trop en la France pour admettre un seul instant qu'elle se refuse à reconnaître une réalisation nouvelle de sa grande Révolution.

Mais nous, Suisses, nous ne prendrions donc aucune part à l'enfantement d'une foi européenne?

ZURICH

E. BOVET



DIE GEFÄLLTE JUGEND

Von KARL SAX

Hingeschlagen, zerrissen, zerschmettert, zerstampft!
Den Schnee verfärbte ihr Blut!
In des Frühlings Duft verhaucht ihr Atem!
Des Sommers Glut strich über sie hin!
Nach Früchten träumte ihr Sinn!
Nach Frucht und Reife steht allen Lebens Beginn! —
Söhne der Jugend, wie heißt der Geist, der euch zertritt?
Euer Vertrauen überhörte den Schritt!
Er schleicht auf alten Sohlen und fürchtet das Licht!